

Actualité

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 52

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204679>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'absinthe ne semble avoir joué aucun rôle dans cet attentat. Il en avait eu un dans un forfait encore plus odieux, perpétré, l'année précédente, dans un petit village de La Côte, et qui fut l'origine d'un pétitionnement monstre réclamant la proscription de la liqueur verte. Le Grand Conseil fit droit à cette demande et, dès le 1^{er} mai 1907, les cafetiers cessèrent de la débiter. Semblable mesure a été prise par les Genevois, pour bien montrer, dit-on, qu'ils ne sont pas en désaccord sur toutes choses avec leurs voisins du canton de Vaud.

Cette rapide chronique ne serait pas complète si nous ne signalions le passage à travers notre pays du roi et de la reine d'Angleterre, ainsi que de Chulalongkorn, souverain de Siam, venus tous trois d'Italie par le Simplon; si nous ne rappelions l'émotion de la ville de Lausanne, en décembre, quand elle apprit l'effondrement de deux maisons à Malley, catastrophe qui fit dix victimes; si nous disions que la Confédération nous gratifia, en 1907, d'un timbre-poste de cinq centimes, où figure un petit bonhomme menaçant d'une énorme arbalète ceux qui ne le trouvent pas adorable; que cette même année enfin vit réapparaître le diabolito, jouet renouvelé des anciens Chinois, puis naître un autre amusement enfantin qui consiste à rouler un couvercle de boîte à thé ou à café retenu en son centre par un bout de ficelle. Tandis que le premier est un jeu de petites filles, celui-ci fait la passion des garçonnets. A chacun son lot. Puisse 1908 nous accorder à tous le nôtre, en santé et belle humeur ! V. F.

La dernière maladie. — On reprochait un jour au vieux docteur Pellis, de Lausanne, d'avoir laissé mourir un de ses malades.

— Comment avez-vous fait, cher docteur, vous qui guérissiez toutes les maladies ?

— Je les guéris toutes, en effet, dit l'excellent praticien, toutes, sauf la dernière.

QUE LA FÊTE COMMENCE !

Nous voici en pleine semaine de « Nouvel-An ».

Les vitrines des magasins rivalisent d'éclat, sinon d'élégance, et c'est à qui offrira à l'œil et aux convoitises des passants les plus irrésistibles tentations.

Que de fois, en pareils jours, s'arrête-t-on, fasciné, devant ces étalages disposés avec la traîtresse habileté de négociants experts; expo-

sitions séductrices d'objets divers, tous de « haute nouveauté », dont l'usage est énigmatique, l'utilité contestable, mais qui justement tentent à cause de cela. Tous ces produits sont le fruit de l'imagination féconde d'industriels cherchant moins à mieux satisfaire les besoins légitimes de l'homme qu'à susciter des besoins et des désirs nouveaux et vains, les plus impatients et les plus impérieux de tous.

On s'arrête donc, suggestionné, devant ces savants étalages; on échafaude mille projets. Soudain, sans y prendre garde, on met la main dans sa poche et, au contact flasque de son portemonnaie, le fragile échafaudage s'écroule, le réel vous ressaisit, l'on s'éloigne, la tête basse, songeur, jusqu'à ce que quelque nouvelle séduction — il en est à chaque pas — vous fasse encore quitter terre. Puis, nouvelle chute. C'est ainsi de chute en chute, toute la journée.

Dans la rue, ce ne sont que gens affairés, enfiévrés, courant, le front soucieux, les bras chargés de paquets.

On est en fête; et tous les gens sont d'humeur chagrine. Partout l'on est mal accueilli, partout on a le sentiment de tomber dans un mauvais moment. Et ce mauvais moment dure deux semaines.

C'est l'époque où l'on a le plus besoin de tout son argent pour régler les comptes des fournisseurs indispensables, et jamais l'on n'en dépense tant en futilités et le plus souvent sans raison.

Donner est tout plaisir, dit-on. Cela est vrai, à tout autre occasion. Au Nouvel-An, c'est un casse-tête. Pour un cadeau que l'on fait avec joie qui procure une réelle satisfaction à son destinataire, et où le cœur a sa part, il en est dix auxquels ne collaborent que les convenances ou quelque obligation dont on a cherché en vain à s'affranchir, et qui, de plus, sont toujours en dessous de l'attente de celui qui les reçoit.

Le tracass, l'ennui que vous causent ces obligations, vous gâtent tout le plaisir que l'on trouverait dans les quelques gracieusetés vraiment sincères qui sont noyées dans ce flot d'amabilités de commande.

Au Nouvel-An, on adresse des vœux et des souhaits à tout le monde, à tort et à travers, avec le même air distrait et du même ton indifférent,

— Il ne manquerait plus que ça ! grommela monsieur le justicier en haussant les épaules. Je compte bien que personne, dans ma maison, ne donnera dans cette monstrueuse hérésie. Mais il y en a d'autres, ajouta-t-il avec amertume, il y a des gens qu'on croyait posés, de qui on aurait répondu comme de soi-même, et qui se laissent séduire par les discours insinuants de ce Petitpierre ! Et puis, allez voir les avertis qu'ils se fourvoient ! ça se fâche tout rouge, ça vous regarde de coin, et ça vous tourne le dos, sans seulement vouloir s'expliquer ! Par exemple, ce n'est pas moi qui irai courir après, *ma fi !* non ! Ils n'ont qu'à venir, eux, s'ils veulent faire la paix !

L'alarme de madame la justicière ne fut guère moindre en apprenant que son mari devait avoir eu une altercation avec quelqu'un, au sujet du sermon.

— *Monté !* Olivier, tu as eu des « mots » après l'église ? avec qui ?

— Des « mots ? » rien du tout ! c'est Abram-Louis qui ne veut pas qu'on le reprenne quand il se laisse « empaumer » par ce ministre des Ponts. Il en devrait avoir honte, Abram-Louis ! partir sans seulement me dire « à revoir ! »

C'est ainsi que madame la justicière apprit à son grand chagrin la nouvelle incroyable que « l'ancien de la scie » et son mari étaient sérieusement brouillés.

dont pendant le reste de l'année on parle de la pluie et du beau temps.

Personne n'y croit.

Au Nouvel-An, on boit sans avoir soif, on mange sans avoir faim et plus que de raison. On ingurgite une foule de mets et de boissons, parmi ceux que souvent l'on aime le moins et qui sont le plus contraires à notre estomac.

On rit, on chante, on danse, on se démène, on fait grand tapage, on est « gai » enfin, avec la mort dans l'âme et le dégoût au cœur.

Et tout cela, pourquoi ? Parce que c'est le Nouvel-An. Gaité de bazar.

Ces masques grimaçants, aux sourires épanouis, ces nez de carton, dissimulent souvent plus de tristes pensées qu'un voile de veuve.

La « gaité » du Nouvel-An commence et finit à heure fixe. C'est une consigne. Après, on serre la courroie, parce qu'on n'a plus le sou; on prend du bicarbonate de soude et de l'eau de Vichy, parce qu'on a l'estomac en capilotade.

Et vive le Nouvel-An ! Que la fête commence !

J. M.

JEUX DE SOCIÉTÉ

Répondre à une question par écrit sur un papier qu'une autre personne aura emporté avec elle.

Cet amusement consiste à écrire sur un grand nombre de morceaux de carrés de papier les questions qu'on veut, et au-dessous, avec du nitro-muriate d'or, les réponses qu'on fait à ces diverses questions; on les fait sécher et on les conserve dans un portefeuille. Lorsqu'on veut s'en servir, on en fait choisir quelques-unes par les spectateurs, en les engageant à les garder et leur annonçant que vous irez dans la nuit y écrire au-dessous la réponse, pourvu qu'on les laisse sur la cheminée ou le poêle; il en résulte que si on tient ces papiers dans un endroit sec et chaud, la réponse se trouve le lendemain très visible.

Actualité.

Les temps étaient durs autrefois :

On pendait les voleurs aux croix.

Aujourd'hui les temps sont meilleurs

Et l'on pend les croix aux voleurs.

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

4

Une guerre de religion

NOUVELLE NEUCHÂTELOISE, PAR O. HUGUENIN

VI (suite)

Tu as raison, Olivier, fit-elle humblement. Seulement, ajouta-t-elle avec douceur, en posant la main sur le bras du justicier, seulement, peut-être qu'il y a des gens qui la comprennent autrement que nous, et qui croient bien faire.

— Oui, en venant tout bouleverser avec leurs idées nouvelles ! en venant semer la division entre les gens qui sont toujours bien allés ensemble !

Et le bilieux justicier se mit à arpenter la chambre en brusquant les chaises qui avaient l'impertinence de frôler ses mollets au passage.

— Sa femme le regardait tout alarmée.

— La division ? mon Dieu ! Olivier, tu ne veux pourtant pas parler de nous deux ? dit-elle en joignant les mains. Tu sais bien que je ne « bats jamais la controverse » avec toi !

VII

A la scierie des Cœudres, cette nouvelle ne causa pas moins d'émoi. Seulement madame l'ancienne n'eut pas à attendre jusqu'au soir pour en être instruite, et de fait l'Euphrasie chez l'ancien eût été incapable d'un pareil effort de patience.

Quand elle vit arriver son époux, rouge comme un coq, bougonnant, maugréant, jetant sur une chaise, d'un air de rancune, son tricorne et son manteau d'ancien, l'Euphrasie, une grande et forte matrone qui retournait volontiers à son profit le précepte évangélique : « La femme doit obéissance à son mari », interpella celui-ci en ces termes respectueux :

— Ah ça ! Abram-Louis, qu'est-ce que ça veut dire que des manières pareilles ? On te prendrait pour un poulain de trois semaines qui se sauve de la pâture, la queue en l'air, parce que les *tavans* (taons) sont mauvais !

— Oh ! pardi ! ce n'est pas les *tavans* qui sont le plus mauvais au monde, c'est bien les hommes ! répond monsieur l'ancien en arrachant son habit de cérémonie et le jetant sur le lit.

— Pour quant à ça, jamais tu n'as dit une plus grande vérité ! Les femmes en savent quelque chose !

Tout en faisant cette malicieuse remarque, l'Euphrasie qui est une très bonne femme, à sa ma-